

Études littéraires africaines



SIMASOTCHI-BRONES Françoise, *Le Roman antillais. Personnages, espaces et histoire : fils du chaos*. Paris-Budapest-Torino, L'Harmattan, coll. Critique littéraire, 2004, 342 p. ISBN 2-7475-5906-8

Joséphine Mulumba

Number 19, 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041421ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041421ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mulumba, J. (2005). Review of [SIMASOTCHI-BRONES Françoise, *Le Roman antillais. Personnages, espaces et histoire : fils du chaos*. Paris-Budapest-Torino, L'Harmattan, coll. Critique littéraire, 2004, 342 p. ISBN 2-7475-5906-8]. *Études littéraires africaines*, (19), 81–81. <https://doi.org/10.7202/1041421ar>

■ SIMASOTCHI-BRONES FRANÇOISE, *LE ROMAN ANTILLAIS. PERSONNAGES, ESPACES ET HISTOIRE : FILS DU CHAOS*. PARIS-BUDAPEST-TORINO, L'HARMATTAN, COLL. CRITIQUE LITTÉRAIRE, 2004, 342 p. ISBN 2-7475-5906-8.

Le lecteur comprend d'emblée qu'il s'agira de l'histoire de la traite et de l'esclavagisme à travers la littérature romanesque antillaise. L'auteur, qui est Guadeloupéenne, divise son livre en trois parties : un espace problématique, histoire collective, histoire personnelle et roman familial des personnages. Un mythe obsédant revient dans les trois parties : le mythe du gouffre, du vide engendré d'abord par l'arrachement brutal et violent d'Afrique. Ensuite, le voyage atroce en bateau vers les nouvelles terres est une lutte incessante pour la survie. C'est ainsi que ce lieu symbolise le cercueil ou le berceau d'où le déporté espère renaître à la vie. Malheureusement, la nouvelle vie sur l'île est pire. Un enfer. L'esclave travaille dans des plantations ou dans l'habitation du Blanc. Des lieux de déshumanisation totale du Noir. Un désir d'appropriation de soi et d'enracinement va émerger. L'espace subi par les personnages devient un espace habité où la lutte devient la case construite par le Noir lui-même. L'ensemble de ces cases devient un lieu de regroupement identitaire, le quartier avec ses sous-lieux de socialisation. Cependant, cet espace demeure ce que Césaire a nommé jadis : "un paradis raté, c'est bien pire qu'un enfer". L'île est soumise aux aléas climatiques et géologiques : le vent, le cyclone, le volcan qui peuvent la faire disparaître. Sous la plume des écrivains, ces éléments naturels sont métaphorisés et signifient : l'élan vers le passé, l'ici, la violence des rapports entre les sexes fondée dans la violence première, l'esclavagisme. Les romanciers n'en restent pas là. Ils positivent cela pour en faire une quête cosmique, une aspiration à la régénération de l'île. Reste, cependant, ce gouffre historique qui plonge le personnage dans le vertige ou la folie. Il faut faire le deuil de l'Afrique et recréer l'histoire. L'histoire des tranches de vie, car l'Histoire collective a été tue et effacée. Ce qui explique que l'écriture romanesque privilégie également l'histoire familiale : les généalogies. Mais là aussi, on retrouve la violence première. La dislocation historique, le trou béant. Cette écriture romanesque serait une thérapie pour aider l'Antillais à faire une catharsis. Françoise Simasotchi-Bronès a revisité la mémoire douloureuse de l'histoire antillaise. Discours critique et histoire personnelle se mêlent. Ce qui explique un certain piétinement, des redites, qui n'enlèvent cependant rien à la valeur de ce travail.

■ Joséphine MULUMBA